

Régression

Mounia Nait Sibaha

Régression

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12414-8

À Aude... avec s
À Aylan le kono

Une heure du matin. Voilà encore une nuit que je vais devoir passer seule, comme si je n'avais pas le choix de partir, comme si je n'avais pas le droit de choisir de dormir seule. Au lieu de subir cette absence qui dure depuis des mois, des années, à me demander si je ne l'ai pas justement fait, ce choix. Le choix de subir une situation qui me déplaît depuis longtemps déjà.

La passivité n'est-elle pas un choix ? Si, je pense. Je dois y trouver quelque chose, un bénéfice secondaire, comme diraient les psychanalystes. Seulement voilà, il y a aussi la réalité qui se dresse devant moi comme un grand mur, certes possible à escalader mais tellement haut et tellement décourageant. Je suis sincère avec moi-même, je ne reste pas pour ma fille. Un enfant est heureux de voir ses parents heureux, ensemble ou pas. C'est surtout grandir entre deux parents épanouis qui lui rendrait service.

J'en sais quelque chose. Mes parents sont toujours ensemble. C'est sous l'aile d'un homme tyrannique, froid et absent que j'ai grandi et d'une femme triste, affaiblie, et dépendante que j'ai appris à être femme. J'ai passé mon enfance et mon adolescence

à attendre de les voir se séparer, de voir ma mère se réveiller et prendre le temps de boire son thé, se permettre de ne pas ranger, astiquer et attendre un mot gentil de cet homme imposant tant par la voix que par la taille et qui, pourtant, chaque jour, dès qu'il franchit le pas de la porte, critique et rouspète... Pourtant je les aime bien, mes parents. Ils ont tout fait dans « l'assez » pour nous permettre de grandir, de faire des études et surtout d'essayer de créer nos propres familles, mes frères et moi. J'en ai deux, en effet, deux hommes qui, par la nature de leur sexe, se sont vus attribuer beaucoup de droits : sortir, avoir des relations amoureuses, rentrer tard... mais qui, par cette même nature, se sont vus ôter le droit de pleurer, de se plaindre, d'hésiter ou d'avoir peur. Des droits, en réalité, qui m'ont beaucoup servi, moi la benjamine, pour tenir au sein de cette famille.

Faut pas croire, papa ne battait personne, nous étions logés, nourris, soignés, nous voyagions, nous avions même le droit de faire du sport. Enfin, la pyramide de Maslow, nous avons réussi à la grimper avec les moyens du bord. Seulement voilà, être une femme dans une société patriarcale au sein d'une famille patriarcale, ce n'est pas toujours facile.

Je ne comprenais pas maman. Elle souffrait, je le voyais. Elle se plaignait à moi de ne pas pouvoir faire la moindre chose sans l'autorisation de papa, de ne pas pouvoir prendre des décisions, si ce n'est celle du choix du plat du jour. Et encore, elle avait intérêt à ce que cela plaise aux hommes de la maison. Elle se

plaignait de ne pas être une de ces femmes qui travaillent, qui peuvent avoir des activités sans leur mari, qui décident... mais en même temps, je la voyais inculquer cette même éducation patriarcale à ses deux garçons.

C'était du devoir de mes deux frères de participer à mon éducation, de gérer mon emploi du temps. Si jamais ils me criaient dessus, ils avaient forcément raison. Un peu comme ces femmes de mafieux qui transmettent la culture de la Mafia, car en réalité, les époux sont bien souvent en cavale. Enfin, je la comprends un peu ; dans beaucoup de familles comme la mienne, dans une société comme la mienne, sans généraliser, être la fille ou l'épouse, ce n'est pas cela qui t'accorde plus de droits. En revanche, être la mère d'un homme, c'est en quelque sorte occuper le statut le plus élevé pour une femme. Éduquer ses enfants dans l'égalité des droits, c'est prendre le risque de passer à côté du seul statut qui pourrait lui donner un jour le droit de décision. C'est un peu le serpent qui se mord la queue.

Je ne mets pas la responsabilité sur le dos de ma mère ou de toutes les femmes qui agissent un peu comme elle, mais je leur attribue une part de responsabilité, ce qui n'est pas si mal en réalité. Endosser une part de responsabilité, c'est, en quelque sorte, avoir la possibilité de changer quelque chose, ne serait-ce qu'à son niveau. Prendre conscience que sa passivité est un choix, c'est se rendre compte qu'on peut agir si cette situation ne nous convient plus.

C'est valable pour ce que je vis en ce moment. Je suis mariée depuis sept ans. Ma licence de droit en poche, j'ai décidé d'entrer dans le monde du travail. J'ai eu de la chance, car j'ai trouvé un poste d'assistante dans un cabinet d'avocat. En réalité, mon travail consistait à répondre au téléphone, à faire le coursier, à recevoir les clients, à remplir des formulaires. Bref, rien de si excitant, mais je ne vais pas me mentir. Pour les trois quarts des filles que j'ai connues à la fac, le droit, c'est un peu le lieu où se retrouvaient les plus grandes passionnées, mais aussi les plus perdues.

Depuis toute jeune, mon objectif était de pouvoir un jour travailler. C'était un peu la porte vers la liberté, vers l'indépendance. Il ne fallait pas que je retarde mon objectif, il fallait y arriver le plus tôt possible, ne pas prendre de risque. Mes profs me voyaient plutôt dans une filière scientifique, mais je ne pouvais pas prendre le risque de faire quelque chose de difficile, de rater une année, de passer des concours plus tard, de les rater et d'être sur une liste d'attente... bref, ce qui m'importait, c'était de réussir le plus vite possible ce qui allait me permettre de trouver un travail le plus vite possible.

Une fois embauchée à mon poste d'« assistante », j'ai commencé déjà à rêver. J'avais 23 ans, j'étais toute jeune et toute belle, enfin j'avais ce qu'il faut là où il faut, je commençais à rêver, de mon premier salaire et de ce que j'en ferais. Offrir quelque chose à mes parents, m'acheter ce que je voulais,

mettre de côté pour pouvoir passer mon permis de conduire. Chose pensée, chose faite. L'avantage de notre époque, c'est que les banques t'encouragent à contracter des crédits. En bonne consommatrice, j'en ai profité pour m'acheter ma petite voiture, pensant ainsi savourer la liberté à la Thelma et Louise. Je n'aurais jamais cru que je venais d'atteindre la ligne rouge. Pour mes frères, pourtant mariés à ce moment-là, et pour mon père, cette voiture était comme si j'avais chevauché une savonnette et que je risquais de leur glisser entre les doigts. Il était hors de question de l'utiliser comme bon me semblait. Je devais rentrer à la maison après le boulot plus tôt que d'habitude, car j'avais une voiture. Le week-end, il fallait jouer au chauffeur et emmener mes parents partout et puis surtout en aller rendre visite à la famille. Oui, il fallait afficher la réussite de leur fille.

Je me suis vue de plus en plus plongée dans cette vie de famille à laquelle je voulais me soustraire. Je voulais voir autre chose, je voulais juste faire un tour le soir avec ma voiture, portes fermées, dans les rues de Casablanca, ma ville que je ne connaissais pourtant pas la nuit, car elle était dangereuse, disaient-ils. Eh bien oui, je voulais rencontrer le danger, le découvrir, le reconnaître même quand j'étais seule et apprendre à m'en protéger par moi-même. N'est-ce pas là le but de chaque éducation : rendre autonome.

Un peu comme pour mes études, l'option mariage a commencé à occuper mes pensées. Ne pouvant pas sortir comme bon me semblait, je

commençais à rêver : rêver de rencontrer un jeune homme, de tomber amoureuse du cavalier qui allait venir me sortir de tout cela, qui allait m'offrir la liberté. Pauvre fille que j'étais. Chercher la liberté, l'épanouissement et l'autonomie de ces femmes que ma mère jalousait, à qui pourtant elle ne souhaitait pas voir sa fille ressembler, et en même temps penser y arriver par le bon vouloir d'un homme, d'un mari. N'était-ce pas là le plus grand des paradoxes ?

Je rêvais à mon tour comme ma mère d'émancipation, mais je ne me donnais pas le droit de me l'offrir. C'est à un homme que revenait ce pouvoir. J'avais beau me battre contre cette éducation, contre l'idée qu'une femme a toujours besoin d'un tuteur, je continuais sans m'en rendre compte à réfléchir à travers elle.

C'est là que j'ai rencontré Rachid. Jeune avocat, à peine plus âgé que moi. Nous avions deux ans et demi d'écart. C'est au tribunal que je l'ai rencontré. Je l'ai trouvé tellement beau et attirant que la femme timide que je suis a vite baissé les yeux quand nos regards se sont croisés. Je me demande d'ailleurs si c'était de la timidité ou tout simplement la peur d'assumer mon attirance pour lui. Le regarder dans les yeux et soutenir son regard, c'était un peu comme lui dire : oui, tu me plais aussi, je te choisis aussi. C'était aussi courir le risque qu'il pense que j'avais l'habitude de draguer, qu'un homme m'attirait mais ne m'intimidait pas, que je ne craignais pas la puissance qu'un homme était censé incarner, que j'étais son égale... que j'étais émancipée.

Voilà la vérité. J'ai peur de ce que je désire tout au fond de moi. Comme si une relation homme-femme ne pouvait pas se faire sans un dominant et un dominé. Et moi, je rêvais de cette relation. Voilà un bon exemple d'une passivité choisie.

Quelque temps après, Rachid m'a avoué que c'était bien à cet instant-là qu'il avait décidé de m'épouser. Et oui, cette décision revenait aussi, dans ma petite tête, à l'homme. Peut-être qu'à cet instant j'étais le profil qu'il lui fallait pour se sentir MÂLE.

Nous nous sommes mariés et lui jouissait de tous ces pouvoirs d'homme que notre société lui octroyait. Il venait me chercher à mon travail le soir, avait un droit de regard sur mes comptes sur les réseaux sociaux, tenait à rencontrer mes copines et les jugeait, un peu comme si j'étais une petite fille, la petite fille que j'étais, en tout cas. Et moi, j'étais une femme enfant, je prenais goût à ce jeu, je me laissais dominer, je me sentais même valorisée : j'ai été choisie, je suis le choix d'un homme fort, viril, d'un homme comme mon père que je craignais pourtant, sauf que celui-là était le mien ! Ah, Œdipe, quand tu nous tiens !

L'autre revers de la situation était bien curieux. Rachid se disait moderne. Certes, il ne me permettait pas de m'habiller comme je le voulais pour ne pas attirer le regard des pauvres hommes qui n'étaient pas maîtres de leurs réactions face à une femme attirante. Curieux quand même que la seule fragilité qu'on tolère à l'homme soit sexuelle ; ils doivent